

La mort de Pouchkine

Annie Anargyros

DANS **REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE** 2001/3 Vol. 65 , PAGES 861 À 872
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-2942

ISBN 2130519059

DOI 10.3917/rfp.653.0861

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2001-3-page-861?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

La mort de Pouchkine

Annie ANARGYROS

« Pouchkine aimait la vie avec fureur, avec imprudence. »

Henri Troyat, *Pouchkine*

Le 27 janvier, 1837, Alexandre Pouchkine se battit en duel contre Georges d'Anthès. Il fut blessé et mourut après une terrible agonie de deux jours. Cette mort brutale bouleversa la Russie qui avait reconnu en lui son « premier poète ». La précocité de sa disparition, mêlée au silence de la cour et à la culpabilité du tsar, impliqué dans les intrigues qui étaient à l'origine du duel, contribuèrent au désarroi qui entoura la mort du jeune poète.

Quant au duel lui-même, il n'étonna personne ; malgré l'interdiction légale et les sévères sanctions encourues, c'était une pratique très courante dans l'aristocratie : Michel Lermontov, un autre jeune poète, grand admirateur de Pouchkine, trouvera la mort à Piatigorsk dans un duel né d'une querelle futile.

Or, à la lecture de certaines œuvres de Pouchkine, on peut percevoir la présence et la persistance du thème du duel. La mort atroce et violente du poète n'y est-elle pas annoncée ? C'est peut-être le réseau de déterminations inconscientes tissant sa vie à son œuvre qui constitue son destin. Son caractère, son existence mouvementée, l'histoire de ses origines et son prodigieux talent de poète en constituent la trame ; sa mort survient alors qu'il n'a que 37 ans. Comment ces déterminations inconscientes l'ont-elles amené à ce duel mortel au moment où il se trouvait au sommet de son talent ?

Les duels dans l'œuvre de Pouchkine sont tous entraînés par des motifs en rapport avec la honte, la jalousie, l'humiliation. La haine et le désir de meurtre se déchaînent souvent dans des situations de rivalité où une femme est en jeu. C'est précisément ce qui va se produire dans *Eugène Onéguine*, un écrit romanesque et frondeur que Pouchkine compose en sept ans, de 1823 à 1830. Il passe la plupart de ce temps en exil, assigné à résidence sur l'ordre du tsar Alexandre I^{er} à cause de ses écrits subversifs.

Par deux fois se trouve représentée dans ce roman une scène où Onéguine tue en duel son meilleur ami, le jeune poète Lenski ; scènes prophétiques.

Onéguine est un jeune aristocrate cynique et blasé, que « le bruit du monde à Moscou ennuyait » : il se réfugie dans une maison de campagne dont il vient d'hériter où la vie lui paraît tout aussi terne. Il semble très proche de Pouchkine lui-même, lui qui passait d'une joyeuse excitation à l'humeur la plus sombre. Soudain apparaît dans le voisinage le jeune poète Vladimir Lenski :

« Ses discours étaient exaltés,
Ses longs cheveux, noirs et bouclés... »

Lenski, le double angélique de Pouchkine, est aussi naïf, confiant et passionné qu'Onéguine paraît railleur et cynique. « Pure et limpide est sa chanson », écrit Pouchkine ; ce jeune poète est le miroir de la meilleure part de lui-même. Une amitié ardente naît entre les deux jeunes gens :

« À cheval, tous deux galopaient,
Ne se quittant ni jour, ni nuit. »

Lenski tombe passionnément amoureux d'Olga Larine, une jeune fille du voisinage, alors que sa sœur, Tatiana, développe une passion secrète, « un amour grave », pour le froid Onéguine.

Le rêve de Tatiana est un long cauchemar inspiré par son désir pour Onéguine. Celui-ci, « fougueux, hâbleur et séduisant », tente de la séduire. Soudain

« Olga est entrée, suivie de Lenski.
Un éclair : avec un grand geste,
Les yeux égarés, Onéguine
Couvre d'injures les intrus.
Tatiana va perdre conscience.
Le ton monte. Soudain Eugène
Saisit un long couteau ; Lenski
Est transpercé. La nuit terrible
S'épaissit encore. On entend
Un cri affreux... »

C'est, sous la forme d'un rêve, la première évocation de cette scène porteuse d'une violence intolérable : une scène primitive qui entraîne le désir de meurtre. Un peu plus loin dans le roman, lors d'une fête chez les parents d'Olga et de Tatiana, Onéguine est d'humeur provocante. Il danse avec la fiancée de son ami et la serre de très près.

« Lenski ne peut le supporter
Il sort et demande une monture
Galope. Une paire de pistolets
Chargés de balles (...)
Vont soudain sceller son destin. »

C'est précisément pour un motif de ce genre que Pouchkine, quelques années plus tard, va mourir au cours d'un duel contre Georges d'Anthès qui courtisait sa femme de trop près à son gré.

« Ennemis ! Y a-t-il longtemps déjà
Que les sépare leur soif de sang ?
À présent, haineux, amers,
Tels des ennemis héréditaires...,
Chacun prépare dans le silence
La perte de l'autre, froidement... »

Onéguine tire – et tue Lenski.

« Eugène, saisi d'un froid glaçant
Se hâte vers l'adolescent,
Regarde, l'appelle... et c'est en vain :
Il n'est plus. Le poète enfant
S'est trouvé une fin hors du temps. »

Le « poète-enfant » meurt ; il disparaît à temps, avant d'avoir à affronter les terribles conflits intérieurs qui l'attendent à l'âge adulte :

« Béni soit celui qui sut à temps
Quitter la fête de la vie
Sans boire son vin jusqu'à la lie. »

Ce sont les derniers vers du poème dont l'accent nostalgique évoque l'attachement à un fantasme où la fusion avec la mère, porteuse de mort, apparaît cependant comme l'objet du plus grand désir : le fantasme de retour au sein maternel.

Après la mort du poète-enfant, Onéguine devient la proie d'une passion d'autant plus violente qu'elle est devenue impossible : des années plus tard, il retrouve Tatiana qui est mariée et se refuse à lui ; elle est devenue inaccessible.

Dans ce « roman en vers », en contrepoint au pessimisme désabusé d'Onéguine, apparaît l'attachement de Pouchkine à la magie de la création poétique :

« Ont fui beaucoup, beaucoup de jours
Depuis que, dans un rêve brumeux,
Me sont apparus, tous les deux,
Tatiana et son Onéguine ;
Alors, dans le cristal magique,
Je ne distinguais pas clairement
Vers où s'en allait mon roman. »

Pendant des années, cette création le protège : cristalline et sereine, elle entre en résonance avec une part secrète de lui-même qu'on retrouve chez l'ardent et naïf Lenski. C'est pourquoi la mise à mort de Lenski par Onéguine sonne comme sa propre condamnation, un signe qui annonce son destin. Ces deux parts inconciliables de lui-même sont la source d'une tension explosive.

La vocation poétique est très précoce chez Pouchkine, ainsi que son caractère subversif et sa tendance à exprimer sa révolte par une ironie décapante.

D'abord, en 1810, il fait partie du petit groupe d'adolescents de la noblesse que le tsar autorise à faire leurs études au lycée impérial de Tsarskoïé Selo. Bientôt Pouchkine lit les philosophes français ; avec quelques amis se crée un petit groupe partisan de la liberté de pensée, de l'instruction généralisée, de l'égalité de tous les citoyens devant la loi. Puis il forme avec quelques élèves « la confrérie des jeunes poètes ». Il a 12 ans, mais déjà son talent est reconnu et admiré.

Mais il est aussi connu pour son arrogance : si on le contrarie ou s'il a le sentiment qu'on lui manque de respect, il « grince des dents et fait sa figure de chat-tigre » (c'est ainsi que le décrit Sophie Karamzine dans une lettre à son frère). Mordant, irascible, un propos banalement critique ou moqueur – qu'il a souvent provoqué lui-même – se transforme pour lui en insulte, dont plus tard, devenu adulte, il « demandera aussitôt raison » à son auteur.

Son existence est ainsi marquée par de nombreux duels qui tournent parfois à l'obsession. À chaque fois, son arrogance et sa désinvolture signent le déni de la mort avec laquelle il joue à chaque fois, dans un mouvement de provocation masochiste mêlé à un fantasme de toute-puissance qui le rendrait invulnérable.

Il portait souvent sur lui une lourde canne en fer. Quand on lui demandait pourquoi il portait un bâton aussi pesant, il répondait : « Pour que mon bras se raffermisse et ne tremble pas au cas où je devrais tirer... »

Dans « Le Coup de pistolet », le premier des *Récits de feu Ivan Piétrovitch Bielkine*, il s'agit d'un hussard à la retraite qui attend pendant des années l'occasion de se venger par un duel d'un affront subi autrefois :

« Le tir au pistolet occupait le meilleur de son temps. Les murs de sa chambre, criblés de trous de balles, ressemblaient à des rayons de ruche. Une belle collection de pistolets était le seul luxe de la pauvre mesure où il vivait. »

En 1823, en résidence surveillée à Kichinev en Moldavie, Pouchkine eut de nombreux différends avec des officiers. Il accusa un colonel nommé Zoubov de tricher au jeu : celui-ci le provoqua en duel. Pouchkine se présenta, un cornet de cerises à la main. Face à l'officier qui le visait déjà, Pouchkine, très calme, mangeait des cerises et crachait les noyaux dans la direction de l'officier. Zoubov fit feu et manqua son but. Pouchkine n'avait pas bronché. Au lieu de tirer à son tour, il demanda :

« Êtes-vous satisfait maintenant ? »

À ces mots, Zoubov se précipita vers le poète pour l'embrasser, mais Pouchkine l'arrête d'un geste.

« Ceci est déjà de trop », dit-il.

Et il s'éloigna dignement, son paquet de cerises à la main.

« Toute parole hardie, écrivait Pouchkine, toute œuvre révoltante m'est attribuée d'office. »

On aurait pu penser que la création poétique le protégerait et le sauverait de ses démons. Elle reste pour lui le garant d'un équilibre pourtant toujours instable. En effet, il écrit aussi depuis toujours un grand nombre d'épigrammes féroces et de textes subversifs, critiquant le servage et le despotisme du régime : il attaque ainsi des personnages importants – chef de la police, poètes en vue – dont il provoque une rancune et une haine qui se retourneront contre lui.

À 20 ans, Pouchkine a déjà écrit 200 poésies ; certaines sont séditieuses, tel « L'Ode à la Liberté ». Il est interrogé par le gouverneur général de Saint-Petersbourg, sur ordre du tsar, et envoyé en « exil administratif » en Russie méridionale. Là, le poète mène la vie d'Eugène Onéguine : il a une vie mondaine, écrit, séduit beaucoup et s'ennuie.

C'est le début d'une longue série d'exils : il vivra pendant des années en résidence surveillée, d'abord à Kichinev en Bessarabie où il commence à écrire *Eugène Onéguine*, puis à Odessa. En 1824, il est envoyé en résidence forcée à Mikhaïlovskoïé, la maison de sa mère, où il reste seul avec sa « niania » Arina Rodionovna. Tous les séjours de Pouchkine dans cette maison sont des périodes d'accalmie, fécondes et productives. On pense à Iasnaïa Poliana pour Tolstoï, à Mélikhovo pour Tchekov...

C'est là qu'il se trouve quand éclate, en 1825, le coup de force décebriste auquel ont participé presque tous ses amis. C'est la révolte d'un groupe d'intellectuels et de jeunes aristocrates contre le pouvoir autocratique du tsar. Elle sera cruellement réprimée par Nicolas I^{er} par des exécutions et des déportations en Sibérie.

En janvier 1826, Pouchkine lui demande une entrevue pour lui demander l'autorisation de revenir à Saint-Petersbourg. Elle lui est accordée, mais le tsar s'octroie le droit de censurer lui-même ses écrits :

« À partir de maintenant, déclare-t-il au poète, tu n'es plus le Pouchkine d'autrefois, tu es MON Pouchkine. » C'est là, après cette longue période d'exils qui furent pour lui un ferment de rage et de révolte, que Pouchkine perd définitivement sa liberté.

Le tsar représente pour lui une image du père idéalisé et séducteur, mais aussi la toute-puissance castratrice que lui confère son pouvoir sur le poète. Si cette influence fut déterminante, c'est bien plus loin, en arrière dans le temps, qu'il faut chercher les causes de cette malédiction originare qui lui impose tout au long de sa vie la présence en lui d'un fantasme de mort violente – meurtre ou suicide.

Il est né le 8 juin 1799 à Moscou. Par son père, il descend de la famille noble des Pouchkine. Le grand-père de sa mère était Abraham Hannibal, le « nègre d'Abyssinie » qui fut le favori de Pierre le Grand.

Son père, Serge Lvovitch ne paraît pas s'être occupé de lui. Quant à sa mère, essentiellement intéressée par la vie mondaine, elle trouve qu'il a l'air d'un « petit nègre mal blanchi », et le fait qu'il perde ses mouchoirs la contrarie : pour le « dresser », elle fait coudre à sa veste un mouchoir qu'on ne change que deux fois dans la semaine et l'exhibe, sali et honteux, à ses visiteurs. Elle lui préfère Olga, de deux ans son aînée, et Léon, son frère, né après lui.

Cet épisode du mouchoir a en lui-même un caractère traumatique et il révèle dans la relation de la mère à son fils la cruauté d'un rejet, lié à son aspect physique, qui va se lier plus tard à la conscience d'une « différence » due à son ancêtre noir, et de s'en sentir humilié.

La compulsion à répéter l'excitation traumatique de cette humiliation et de cette honte ne constitue-t-elle pas justement la « malédiction originaires » qui alimentera son angoisse de castration et ses fantasmes de meurtre ?

L'AIËUL DE POUCHKINE

« Le Boulgarine a décrété
Qu'un capitaine aurait acquis
Mon ancêtre nègre Hannibal
Pour le prix d'un litre de rhum. »

(A. Pouchkine, 1830,
« Ma généalogie »)

C'est aussi de cette mère, à qui l'attache ce lien de souffrance, que lui vient son origine noire. En 1696 naît à Logone, une cité fortifiée du centre de l'Afrique, Abraham Hannibal, fils du prince qui régnait sur cette principauté. Il fut vendu comme esclave aux Ottomans en 1703. L'ambassadeur de Russie à Constantinople en fit « cadeau » à Pierre le Grand, qui l'adopta. Il se nomma Abraham Pétrovitch Hannibal. L'enfant était d'une intelligence remarquable. Plus tard, envoyé par le tsar à Paris pour étudier le métier d'ingénieur militaire, il devint capitaine dans l'armée française. À son retour en Russie, il fut promu au grade de général major du corps des ingénieurs russes. Brillant pédagogue, il fut appelé à enseigner les mathématiques au Tsarévitch, le futur empereur.

Pouchkine tenta de faire le récit de l'histoire de cet aïeul dans un roman resté inachevé : *Le nègre de Pierre le Grand*. Il avait donc toutes les raisons

d'être fier de son aïeul noir, personnage prestigieux, remarquable par son intelligence et sa culture ; il possédait une des dix meilleures bibliothèques appartenant à des intellectuels russes de l'époque. Pourtant, le souvenir de cet aïeul reste pour lui lié à l'idée de soumission et d'esclavage, idée intolérable, synonyme de honte et d'humiliation.

Léon Pavlicev, neveu de Pouchkine, rapporte dans une « Chronique familiale » une conversation entre Pouchkine et une française :

« À propos, M. Pouchkine, vous et votre sœur avez donc du sang noir dans les veines ?

- Certainement, répondit le poète.
- C'était votre bisaïeul qui était nègre – mais alors qui était son père à lui ?
- Un singe, Madame, trancha Pouchkine. »

On sent bien ici combien il était sensible à toute allusion à son origine, et son humour cinglant.

Tsialovskaïa le décrit ainsi :

« Le sang africain, d'une exceptionnelle force, mêlé au sang russe a influencé aussi bien le tempérament impulsif et passionné de Pouchkine que son apparence – son nez fin et relevé, ses grosses lèvres, ses dents blanches et brillantes, sa peau basanée, ses doigts longs et minces d'une rare beauté... »

Son origine noire joue pour lui comme une différence dont son corps garde la marque, différence qui lui a valu – en partie du moins – le rejet de sa mère. Cicatrice d'une blessure très ancienne, dont la douleur s'éveille quand son intégrité narcissique est en jeu. Chaque fois qu'il croit se sentir insulté, la haine et la colère l'entraînent aussitôt à risquer sa vie en provoquant un duel. Il s'agit de ranimer à chaque fois la douleur de la nostalgie de l'objet primaire – la mère mortifère – ce qui est une manière d'entretenir et de maintenir en vie ce lien douloureux.

Mais l'homme qu'il veut tuer est aussi un rival. Ses nombreuses conquêtes féminines sont de très jeunes filles mais aussi des femmes mariées : il se plaît à exciter la jalousie des époux.

Il y avait là la dimension d'une provocation dans une configuration œdipienne, telle qu'il la met en scène dans *Eugène Onéguine*. Provocation, mais aussi séduction homosexuelle du rival, Lenski, le meilleur ami d'Onéguine. C'est le fantasme d'une lutte fratricide où son jeune frère Léon, aussi blond qu'il était lui-même brun et « basané », joue le rôle de rival auprès de leur mère.

En 1827, Pouchkine tombe amoureux de Natalia Gontcharova, une jeune fille de 15 ans, d'une grande beauté. Il veut l'épouser, mais doit attendre du tsar l'autorisation d'imprimer *Boris Goudounov* pour obtenir les revenus indis-

pensables à son mariage. Peu à peu, la censure impériale s'étend à sa vie privée. Le tsar exerce maintenant sur le poète une pression redoutable.

Pouchkine est assigné à résidence à Saint-Petersbourg. En août 1833, le tsar lui accorde un congé de quatre mois pour séjourner à Orenbourg – sous surveillance policière. Là, il écrit *Histoire de la révolte de Pougatchev*. Il voit dans cette émeute le choc entre le despotisme impérial et le ferment de la première révolte du peuple russe. C'est aussi le moment où il écrit son poème le plus célèbre : *Le Cavalier de bronze*. Les deux ouvrages subirent la censure et la colère du tsar. Le poète refusa d'introduire dans le poème les modifications demandées et préféra renoncer à le publier.

Le tsar continue à exercer sa toute-puissante emprise sur le poète qui souffre de sa dépendance morale et matérielle. Pour le contraindre à rester à la cour, il lui offre le titre de Kammerjunker – gentilhomme de la Chambre – avec un traitement de 5 000 roubles par an, pure fonction de représentation qui humilie Pouchkine. À l'humiliation vient s'ajouter la jalousie, car le bruit court que le tsar tient à la présence à la cour de la belle Natalia Gontcharova.

Alors Pouchkine tente de fuir : il a sans doute le sentiment qu'il est vital pour lui de quitter la cour et d'échapper au tsar. Il fait part à Nicolas I^{er} de son désir de démissionner et de se retirer dans sa maison de Mikhaïlovskoïé pour se consacrer à l'écriture. Le tsar refuse et dit au poète Joukovski : « S'il démissionne, entre lui et moi tout est fini. »

L'empereur utilise là un langage étrange, témoignant de la complexité et de la force des liens, tissant autour de Pouchkine cette toile qui l'opprime : l'affection envahissante du tsar le paralyse et attise sa haine inconsciente à l'égard de ce père qui abuse de son pouvoir et menace de rompre avec lui, comme s'il était une femme.

En vain, il clame sa révolte :

« ... Je veux vivre à ma guise
Ne servir que moi-même et qu'à moi-même plaire
Ne courber mon esprit, mon honneur, mon échine
Devant aucun pouvoir et aucune livrée. »

Dans les écrits de ses dernières années la folie est là : elle détruit Herrmann dans *La Dame de Pique*. La perte de la raison ne serait-elle pas moins redoutable que la violence du conflit qui déchire le poète ? Quant au *Cavalier de bronze*, ne s'agit-il pas de sa propre terreur devant la menace de la colère du tsar et le danger d'être lui-même broyé par un cataclysme qui le rendrait fou ?

Dans ce poème, une tempête ravage la ville :

« Le fleuve enflé, mugissant
Gargouillait comme une eau qui bout
Inondant la ville de Pierre. »

Eugène constate avec horreur que la femme qu'il aime a été emportée par l'inondation. Dans son désespoir il s'adresse à la statue équestre du tsar :

« C'est bon, bâtisseur de prodiges !
Murmura-t-il tremblant de haine -
Gare à toi ! [...] Et tout aussitôt
Il prit la fuite. Il avait cru
Qu'enflammé d'une brusque rage
La face du tsar redoutable
Lentement se tournait vers lui... »

Le Cavalier de bronze le pourchasse à travers la ville : Eugène sombre dans la folie et se laisse mourir.

Cependant le poète doit continuer à vivre dans l'atmosphère délétère d'intrigues et de calomnies régnant à la cour. Le tsar courtise sa femme, ce qui ajoute la jalousie à la souffrance de la soumission. De la campagne, il écrit à Natalia :

« Des bruits circulent sur ton compte, mon âme. Il paraît que ta cruauté et ta coquetterie ont poussé l'empereur au désespoir... »

Mais le drame va prendre une tout autre ampleur à partir de l'apparition à la cour du Baron Georges d'Anthès. Ce jeune aristocrate monarchiste, venant d'Alsace, arrive à Saint-Petersbourg en 1833. Protégé, puis adopté par le baron von Heekeren, ambassadeur de Hollande, il est incorporé comme officier à l'escadron des cavaliers-gardes du tsar. Grand, blond, élégant, il a le plus grand succès à la cour et se met à courtiser Natalia Gontcharova. Il multiplie les rencontres à la promenade, au théâtre, au bal. Lors d'une fête chez la princesse Volkonski, ils dansent constamment ensemble : « Les yeux du poète, errants, fauves et distraits, ne se fixent que sur sa femme et d'Anthès. Appuyé contre la porte, il est silencieux, pâle et menaçant. »

Natalia pourrait mettre fin à cette cour affichée avec arrogance, mais elle ne le fait pas, exaspérant ainsi la jalousie de Pouchkine. Il vit dans une agitation anxieuse qui s'aggrave de l'angoisse du manque d'argent. D'Anthès fait à Natalia une cour de plus en plus pressante et des propos désobligeants à leur sujet circulent dans les salons.

Le 4 novembre 1836, Pouchkine reçoit une lettre anonyme : il est « nommé à l'unanimité coadjuteur du grand maître de l'ordre des cocus ». Cette lettre injurieuse insinuait aussi une liaison de Natalia avec le tsar et le poète est persuadé qu'elle provient de Heekeren. Le 6 novembre, il adresse à d'Anthès une provocation en duel. Pour l'éviter, Heekeren persuade d'Anthès d'épouser Catherine, la sœur de Natalia, mais Pouchkine refuse cette manœuvre. Au cours d'un dîner chez les Karamzine, il dit à son ami Sologoub :

« Allez demain chez d'Archiac (témoin d'Anthès). Réglez avec lui les questions matérielles du duel. Plus il sera sanglant, mieux cela vaudra. Ne consentez à aucune explication. »

Le duel est pourtant remis et le mariage a finalement lieu le 10 janvier 1837. Cependant la colère et la rage ne quittent plus Pouchkine :

« J'étais étonnée, écrit la princesse Karamzine, par l'état fiévreux de Pouchkine. Des secousses nerveuses tiraient son visage et son corps dès qu'il voyait paraître celui qui devait devenir son assassin. »

Le meurtre est là, il ne veut ni ne peut plus l'éviter : rien ne calmera sa fureur, d'autant plus que d'Anthès recommence à courtiser Natalia. Pouchkine envoie à Heekeren une lettre injurieuse destinée à rendre le duel inévitable. Au dîner où il se rend la veille du duel, il se montre d'une étrange allégresse.

Le jour du duel, le poète est gai et calme. Il envoie une lettre à Mme. Ichinov, pour lui demander de traduire deux récits d'un écrivain anglais, destinés au journal *Le Contemporain*. Puis il sort pour trouver quelqu'un qui veuille bien être son témoin : ce sera son ami Danzas qu'il rencontre par hasard. Il le charge d'acheter les pistolets et lui donne rendez-vous à la confiserie Wulf sur la Perspective Nevski (aujourd'hui le « Café Pouchkine »).

Ils se rendent ensuite sur le terrain enneigé où d'Anthès et son témoin se trouvent déjà. La neige est profonde : les deux témoins piétinent le sol pour le préparer.

C'est le retour, dans un autre temps, à l'espace du poème, le duel entre Lenski et Onéguine :

« ... Avec sang-froid,
D'une démarche lente et sûre,
Sans viser, les deux adversaires
L'un vers l'autre ont fait quatre pas.
Quatre pas, quatre pas mortels. »

Pouchkine et d'Anthès se placent sur le terrain et Danzas donne le signal. D'Anthès brandit son pistolet le premier et tire. Pouchkine s'effondre, le visage sur le sol. Il est blessé au ventre et la neige est aussitôt imbibée de sang. Mais il a encore la force de tirer à son tour et blesse d'Anthès au bras. Puis il s'évanouit.

Son agonie dura deux jours.

« Du début à la fin de ses souffrances (hormis deux ou trois heures au cours de la première nuit où elles dépassèrent toute la mesure de la tolérance humaine), il fut d'une fermeté extraordinaire. Il était particulièrement remarquable que dans ces derniers instants de sa vie, il semblait être devenu autre :

la tempête qui avait, pendant quelques heures, agité son âme d'une passion enragée, avait disparu, n'y laissant pas la moindre trace ; pas un seul mot, pas la moindre évocation du duel. »¹

LA PRÉDESTINATION

Longtemps Pouchkine écrit avec facilité et bonheur : l'écriture garantit son équilibre. Longtemps il peut jouer avec les mots, avec les femmes, avec la mort. Longtemps, ses fixations infantiles le font vivre dans un état d'adolescence où alternent l'excitation d'une vie agitée et d'une créativité jailissante et des humeurs sombres et nostalgiques.

Le drame se noue au moment de son mariage. Jusque-là il vivait de nombreuses aventures amoureuses qui tenaient une grande place dans sa vie. Comme Don Juan, il les compte : au moment de sa rencontre avec la belle Natalia Goncharova, elles sont au nombre de 113. Très amoureux, il tient à l'épouser malgré l'avidité de sa belle-mère qui exige une dot considérable. Sa fille aura les mêmes exigences, qui deviendront un souci constant pour le poète : son père, ruiné, ne veut ni ne peut l'aider.

Cinq enfants vont naître de ce mariage, entraînant un train de vie qu'il ne peut pas assumer et le rendant dépendant de la générosité du tsar.

Le poète se plaint de la froideur de sa femme et sa coquetterie lui causera la souffrance d'une jalousie torturante qui sera le motif du duel mortel. Il n'a plus le recours de retrouver à Mikhaïlovskoïé la paix qui lui est nécessaire pour écrire, car Natalia exige de rester à la cour.

Des raisons plus profondes constituent pour Pouchkine un motif d'angoisse : les deux lignées, paternelle et maternelle, sont marquées par des mariages malheureux où sévissent la haine et la violence. Le mariage et la naissance des enfants ravivent les conflits d'identification qui pèsent dans sa relation à ses parents.

Un lien douloureux l'attache à une mère narcissique dont il s'est senti mal aimé, constituant une fixation masochique où l'excitation se lie à la souffrance. Avec sa femme se réalise un fantasme présent en lui depuis toujours, nouant le lien amoureux à la rivalité et au désir de meurtre.

La même ambivalence se retrouve dans sa relation fantasmatique à son arrière grand-père maternel, Abraham Hannibal. La fascination pour l'ancêtre prestigieux est mêlée à la honte de la couleur de sa peau et de son origine

1. Vassili Joukovski, *Les derniers instants de Pouchkine*, lettre au père de Pouchkine, Éditions Ombres, Toulouse, 2000.

d'esclave. Comme Pierre le Grand avait fait d'Hannibal son général major des ingénieurs russes, Nicolas II fait de Pouchkine son poète.

Les déterminations conscientes et inconscientes qui ont mené le poète au duel mortel sont donc multiples. Si la rancœur contre le père indifférent et le jeune frère préféré par la mère ont joué un rôle important, l'obsession suicidaire du duel et le fantasme de meurtre sous-jacent visent essentiellement une figure paternelle toute-puissante : le tsar qui l'attache à un lien inextricable d'amour, de séduction mutuelle, d'emprise et de haine.

Annie Anargyros
56, boulevard Arago
75013 Paris

BIBLIOGRAPHIE

- Troyat H., *Pouchkine*, Paris, Perrin, 1986.
Pouchkine A., *Œuvres poétiques*, Paris, L'Âge d'Homme, 1993.
Pouchkine A., *La Dame de Pique et autres récits*, trad. A. Gide et J. Schiffin, Paris, Gallimard, 1994.
Pouchkine A., *Eugène Onéguine*, trad. Nata Minor, Paris, coll. Le Seuil, 1998.
Green A., L'Illusoir ou la Dame en jeu, in *La déliaison*, Paris, Les Belles Lettres, 1992.